

L'Île Rouge oubliée

Tout commence à Paris par une soirée pluvieuse. Les pneus crissent sur le pavé brillant. Les passants me frôlent, pressés de se mettre à l'abri.

Insensible à la fièvre alentours, la capuche enfoncée jusqu'aux yeux, je me dirige tranquillement vers une petite galerie de photos dans le Marais. Je m'y rends souvent lorsque je suis à Paris. Photographe baroudeur, j'aime me nourrir du travail de mes collègues.

Cette minuscule galerie, blottie entre deux portes cochères d'immeubles cossus, accueille des expositions de photojournalisme du monde entier.

Je ne connais pas les exposants de ce soir. Ils sont de la nouvelle génération de reporters. Plutôt en fin de carrière, je sais apprécier leur regard affûté et leur sens de l'urgence exacerbé par la situation mondiale actuelle. Une partie de l'exposition m'attire fortement. Elle est intitulée « L'Île Rouge oubliée ».

L'Île Rouge, ce pays que j'ai quitté en catastrophe à l'âge de 10 ans pour suivre mes parents. Madagascar est alors investi par un régime militaro-marxiste qui trouve bon de chasser les « néo-colonialistes » dont fait partie mon père français. Il travaille pour la Compagnie des Eaux. Son poste est attribué à son collègue malgache et il doit partir pour la France en quelques semaines avec famille et peu de bagages.

La plus affectée par ce départ est ma mère malgache, qui laisse derrière elle une partie de sa vie pour suivre l'autre partie d'elle-même. Je revois encore ses yeux rougis alors que nous montons dans l'avion.

De cette cicatrice, j'ai gardé une envie d'ailleurs. Mes racines ne se sont jamais profondément implantées dans mon deuxième pays. Je me sens plutôt cocotier que chêne. C'est tout naturellement que je fais des études de journalisme et pars arpenter le monde, mon appareil photo à l'épaule.

La galerie est bondée lorsque je pousse la porte. Je salue plusieurs collègues. Au gré de nos vies mouvementées, voire dangereuses, nous savourons ces retrouvailles. Nous nous attardons devant les photos en échangeant nos commentaires.

Mon jeune collègue a su immortaliser le choc ressenti par tout étranger visitant Madagascar : les regards profonds d'enfants dont le sourire masque la misère, les jeunes gens arc-boutés sous des charges dignes d'un animal de trait, l'énergie désespérée des femmes, l'indignité des bidonvilles, les forêts calcinées...

Ces images me heurtent également lorsque je visite mon pays natal. Venant d'ailleurs, j'y suis sûrement plus sensible. Mes amis et ma famille malgaches ne semblent pas aussi affectés que moi. Sûrement l'habitude ou la fuite...

Un cliché noir et blanc occupe tout un pan de mur. Je me dis d'abord qu'il n'a pas été pris à Madagascar. Je mets quelques minutes à essayer de le situer dans son contexte géographique. Sa légende indique « Trafic à grande échelle ».

Une barge, faiblement éclairée par la lune naissante, vogue à vive allure sur un fleuve le long d'une forêt. À son bord, des troncs d'arbre centenaires entassés à la hâte. Leur nombre est si grand que la barge s'enfonce sous leur poids. À l'arrière du bateau, une silhouette tapie dans l'ombre tient un fusil dont le canon brille sous la lune.

Cette vision macabre m'atteint en plein cœur. Ces arbres saignent encore. Fauchés en pleine majesté, ces gisants ont été massacrés, écorchés. Je ne peux m'empêcher d'imaginer la blessure béante infligée à la nature après leur abattage. Les hommes à la tête de ce trafic ne voient en ces rois de la forêt qu'une vulgaire marchandise.

Hypnotisé, bouleversé, je ne me rends pas compte de la présence de Stéphane à mes côtés. « Elle te frappe, n'est-ce-pas ? Elle m'a fait le même effet, et depuis que je l'ai prise, elle me hante » me confie-t-il.

Je lis dans les yeux de Stéphane les mêmes sentiments que les miens. Je m'entends dire : « J'aimerais en savoir plus sur cette photo ».

Quelques semaines plus tard, je me trouve dans l'avion à destination de Tananarive. Ma décision n'a pas été longue à prendre. Après quelques rendez-vous dans les rédactions et maisons de presse, je prends mon billet et préviens Thomas, mon fils.

Fort heureusement, nous partageons la même passion. Lorsque je lui apprends que je pars

faire un nouveau reportage, je sens l'enthousiasme et presque une pointe d'envie dans sa voix. Devenu journaliste lui-même, il comprend trop bien ce qui m'anime.

Alors que l'avion commence sa descente sur l'aéroport d'Ivato Antananarivo, une émotion m'envahit : un mélange d'excitation presque enfantine et d'appréhension. Je sais qu'à partir de maintenant je dois rester lucide et vigilant.

Je ne divulgue à ma famille malgache ni la raison ni la destination exacte de mon voyage. Stéphane m'a donné quelques noms à contacter. Leur sécurité et la mienne sont en jeu. A mon arrivée, je change des euros, m'abonne à un mobile local puis appelle mon fils ainsi que mon principal interlocuteur dans le pays. Tôt le lendemain, je prends place dans un taxi-brousse en direction de la Côte-Est de Madagascar.

Ce nouveau voyage égale tous les autres en inconfort et rebondissements.

Coincé entre une grosse dame dont la dent en or brille à chaque sourire et un paysan bougon qui ne parle à personne, je me tortille régulièrement pour soulager mes crampes.

J'ai hérité des longues jambes de mon père. Détail anatomique incongru dans ce pays.

À la sortie de la capitale, une panne de carburant. L'aide chauffeur impassible, jerricane à la main, fait l'aller-retour jusqu'au prochain poste d'essence. Mes amis français trouveraient l'attente insupportable. Ici, chacun entreprend de faire connaissance avec ses voisins et au bout d'un quart d'heure, les conversations vont bon train.

Au kilomètre 150 - j'ai entrevu la borne défraîchie juste avant l'incident - un pneu, sans doute à bout de souffle, éclate. Fort heureusement, nous roulons à faible allure. Là encore, j' imagine mes amis français, assis stoïquement sur les bas-côtés de la route en attendant la réparation. Les bavardages continuent comme si de rien n'était.

Partis à 5 heures du matin, nous arrivons vers 16 heures à un nœud routier situé à 250 kms de la capitale, mon point de rendez-vous.

J'avoue un certain soulagement en quittant mes compagnons de voyage. Ils en ont encore pour quelques heures avant d'arriver à destination. Plusieurs mains s'agitent pour me dire adieu et j'y réponds joyeusement.

Pierre est au rendez-vous. Je lui ai posté un message pour le prévenir de notre approche.

Une solide poignée de main et un regard direct me situent le personnage. Nous allons nous entendre !

Son vieux 4 x 4 s'élance sur la piste. Pierre m'annonce que nous en aurons pour 3 heures avant d'arriver. J'allonge les jambes avec délice en entamant la conversation : ce véhicule conçu pour la morphologie anglo-saxonne n'a pas été réaménagé en taxi-brousse malgache. Pierre, un peu baroudeur comme moi, est arrivé ici quelques années plus tôt. En quête d'un autre style de vie, il a trouvé l'endroit magnifique et s'y est fixé. Au même moment, un petit hôtel entre mer et forêt était à vendre. Pierre a pu l'acquérir avec ses économies et l'aide de sa famille. Il en a fait une référence locale.

Puis il a rencontré Betty, une jeune malgache de la région, sa future femme. Tous deux sont fortement impliqués dans la préservation de leur environnement. Ils deviennent les référents et les porte-paroles des communautés villageoises de la forêt voisine.

La forêt de Vohibola, une des dernières forêts primaires de Madagascar, abrite une biodiversité endémique exceptionnelle reconnue mondialement. Pourtant aujourd'hui, elle est gravement menacée bien que bénéficiant du statut d'aire protégée.

La fabrication de charbon et l'exploitation illégale de bois précieux sont en train de la détruire sous les yeux de ses habitants impuissants, abandonnés à eux-mêmes.

Des organisations mafieuses internationales sont à la tête du trafic de bois précieux. Permis et laissez-passer leur sont aisément fournis par les autorités corrompues.

Quant à la fabrication de charbon de bois, c'est le combustible le plus utilisé à Madagascar et une source de revenus dans ce pays parmi les plus pauvres du monde. Les conditions économiques ne sont pourtant pas près de s'améliorer tant que les puissances extérieures pilleront les matières premières et entretiendront des gouvernements fantoches à leur solde.

Des braconniers, tâcherons et hommes de main venus d'autres régions investissent la forêt. Armés par leurs commanditaires, ces hommes ne reculent devant rien. Ils vivent dans des campements de fortune très mobiles.

Les habitants de la forêt, disséminés en minuscules villages, soutenus par le couple d'hôteliers, ont créé une association pour accroître leurs moyens d'agir localement et faire connaître mondialement la catastrophe qui se déroule à huis clos dans cet endroit reculé de la planète.

Il fait nuit lorsque nous arrivons. Après un délicieux repas de poisson, mes hôtes attentifs me laissent aller me reposer. Ici les journées commencent tôt.

Arpentant la plage déserte le lendemain, je retrouve les odeurs des vacances de mon enfance. Je crois même reconnaître un chant d'oiseau. Je plonge dans l'océan Indien pour la première fois depuis des années. L'endroit est propice à la baignade, ce qui n'est pas toujours le cas sur cette côte.

Il est difficile de croire que ce petit paradis est cerné par tant de menaces.

Avant que le soleil ne soit trop haut, Pierre et moi nous enfonçons dans la forêt à la rencontre des villageois. Ils m'attendent. Je resterai avec eux le temps de mon reportage. Ils ont compris qu'il est nécessaire que leur drame soit connu à l'étranger. Cela peut contribuer à leur sécurité si ce n'est à arrêter les pillages.

Je suis accueilli comme un hôte de marque. J'ai droit à une case en « falafa » sur pilotis pour moi tout seul. Ces habitations de feuilles et de bois offrent tout le confort souhaité dans cette forêt humide et chaude. Lorsque les cases sont emportées par les cyclones, ce qui arrive régulièrement, elles sont reconstruites tout simplement. Ici, rien n'est fait pour durer. Les hommes de la forêt ne font que passer et la nature reprend ses droits après leurs empreintes éphémères.

Nous passons beaucoup de temps à palabrer ou moi, plutôt à les écouter. Grâce à ma mère qui nous a toujours parlé malgache, je comprends la langue tout en ne m'exprimant pas aussi aisément.

Leur monde est si loin du mien. J'admire leur sobriété et leur résilience. J'apprends beaucoup sur leur philosophie de la vie. Ils me posent aussi maintes questions sur « any andafy », au-delà des mers, auxquelles je réponds de mon mieux. Un air incrédule et dubitatif accueille souvent mes réponses.

J'ai laissé mon portable à l'hôtel car ici, il n'y a ni réseau ni moyen de le recharger. Après le manque des premiers jours, il m'arrive même de l'oublier vers la fin de mon séjour.

Nous vivons au rythme de la nature et avec ce que la nature nous offre. De la civilisation, le village a adopté quelques poulets qui courent çà et là. Lorsqu'on veut en tuer un en mon honneur, je riposte violemment. Un lopin de terre fertile offre des gourmandises telles que des tomates mais la nourriture vient principalement des racines, fruits et baies de la forêt.

Contrairement à d'autres tribus, ils sont végétariens, à l'exception de quelques larves et insectes. Ils croient que l'âme de leurs ancêtres continue à vivre dans les animaux qui les entourent. Révoltés, ils me racontent que les braconniers massacrent même les lémuriens pour les manger. Ici, les lémuriens incarnent l'esprit de la forêt.

Les larmes aux yeux, un homme me confie comment les bois d'ébène, de palissandre et bois de rose les plus vénérables sont sauvagement abattus. Nous les qualifions tout au plus d'essences nobles mais pour eux, ces arbres sont sacrés.

À m'imprégner de leur culture, je réalise que notre monde dit « civilisé » a perdu toute notion du sacré. Emportés par notre matérialisme effréné, nous ne savons plus vénérer et nous émerveiller. Nos yeux et nos cœurs se sont fermés.

Me sentant si bien dans cet environnement, j'en arrive à oublier le but de ma mission. Le temps consacré à l'écriture et au tri de mes nombreuses photos me le rappelle. Je dédierai ce reportage à mon fils. Nous partageons non seulement le même métier mais les mêmes racines dans ce pays.

Des coups de fusil sporadiques me ramènent à la réalité. Cet art de vivre est bel et bien menacé. Que deviendront ces tribus lorsque leur habitat disparaîtra ?

Leur nombre a déjà beaucoup diminué avec l'exode des jeunes et les nouvelles maladies qui ne trouvent pas de remèdes dans la pharmacopée traditionnelle.

Lorsque Rabe et Tendro rentrent au village ce soir-là, nous sommes tous bouleversés. Partis le matin pour repérer d'éventuels campements de charbonniers, ils réussissent à revenir ensemble, appuyés l'un sur l'autre, blessés tous les deux. Ils ont essuyé des coups de feu et doivent leur survie à leur seule connaissance de la forêt.

Les « mpistabo », les soigneurs, une catégorie particulière de femmes et d'hommes, s'affairent auprès d'eux. Fort heureusement les blessures sont superficielles. Ils s'en sortiront à l'aide de cataplasmes d'argile et d'herbes médicinales.

Tous ici sont conscients de la détermination de leurs ennemis. Un sujet souvent abordé revient dans les conversations. Vont-ils demander à Pierre de leur fournir des armes pour se défendre ? Les plus modérés rejettent fermement cette alternative.

Gardiens de la forêt, ils refusent d'entrer dans la spirale de la violence. Ils préfèrent mourir que trahir l'âme de leurs ancêtres. Ils veulent bien attirer l'attention sur ce qui se passe et

alerter les consciences sur les conséquences de ce désastre mais leur combat s'arrête là. Ils ont cru à la protection de leurs gouvernants mais des expériences douloureuses les en ont dissuadé. Trois d'entre eux se sont retrouvés en prison pour avoir dénoncé la situation aux autorités locales. Ils y auraient croupi sans l'acharnement de Pierre qui a mobilisé des ONG internationales. Cela a d'ailleurs valu des menaces sérieuses sur le couple d'hôteliers. La peur règne dans ces zones de non-droit.

La veille de mon départ, les villageois me conduisent à la rivière. Ils savent qu'un chargement de bois précieux remontera vers Tamatave, le port principal de Madagascar, afin d'y être chargé sur des cargos vers l'étranger.

La nuit tombe rapidement comme c'est le cas sous les tropiques. La complainte des lémuriens s'estompe. La forêt se tait. Nous sommes cachés à l'abri d'une roselière. Un quartier de lune se reflète dans l'eau.

Nous n'attendons pas longtemps. Une barge lourdement chargée avance à vive allure. J'aperçois à son bord la même vision macabre qui m'a conduit jusqu'ici. La cruelle réalité du tableau s'impose à moi. Un nouveau massacre a eu lieu au sein de la forêt. Il ne sera malheureusement pas le dernier jusqu'à ce que toute vie ne disparaisse de ce qui reste de cet éden.

J'accuse le coup et sens la colère contenue de mes amis. J'aurais tellement voulu que le cliché qui m'a mené jusqu'ici ne soit pas aussi fidèle à la réalité. Mais je constate, impuissant, que je suis bel et bien le témoin d'une tragédie. La photo était parfaite.